CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 9 novembre 2026. Récital lyrique de Freddie DE TOMMASO (+ Mihai Damian), Orchestre de chambre de Paris, Patrick Lange (direction)

Le premier concert parisien de Freddie De Tommaso – au Théâtre des Champs-Élysées, et dans le cadre du prestigieux cycle « *Les Grandes Voix* » -, a enchanté un public venu en nombre. Il faut dire qu'après une annulation en 2024 qui avait laissé le public parisien sur sa faim, l'attente était grande. Et le ténor italo-britannique ne l'a pas déçue : il a offert une démonstration de chant d'une ampleur et d'une noblesse comme on n'en avait plus entendu depuis longtemps sous la coupole de l'avenue Montaigne !

Pour ce rendez-vous, **Freddie De Tommaso** avait eu l'excellente idée de partager l'affiche avec le jeune baryton **roumain Mihai Damian**. Révélé par un triomphe au Concours Operalia 2025 – où il a décroché plusieurs prix –, ce dernier incarne une nouvelle génération de chanteurs à la voix chaude, puissante et charismatique. Leur association, portée par l'**Orchestre de**

chambre de Paris sous la baguette de **Patrick Lange**, promettait une soirée de feu et de passion.

D'une convivialité désarmante, Freddie De Tommaso s'adresse au public en français, introduisant avec simplicité et humour une première partie entièrement consacrée à Verdi. Les larges extraits de l'acte III de *La Forza del destino* permettent d'emblée de mesurer l'étendue de ses moyens. Dès le récitatif de sa *romanza*, Freddie De Tommaso impose une élocution d'une clarté exemplaire et un *legato* magistral, portés par un instrument d'une ampleur qui semble ne craindre aucun défi. L'air à part entière confirme ce contrôle exceptionnel de la ligne, une véritable leçon de style et de souffle.

Face à lui, **Mihai Damian** n'a rien à envier à son aîné. La confrontation entre Don Alvaro et Don Carlo devient un moment de théâtre saisissant, les deux hommes trouvant une alchimie à toute épreuve. Le grave impressionnant de l'un répond à la franchise de projection de l'autre, dans une maîtrise parfaite des dynamiques. L'air de Posa dans *Don Carlo* permet au baryton de déployer une palette de teintes singulière et une étendue considérable, même si l'on regrette qu'il ait sacrifié une partie de son récitatif et de sa cabalette. La suite du programme verdien – l'air de Macduff dans *Macbeth*, puis le fameux *Di quella pira* extrait du *Trovatore* – confirme la santé vocale éclatante du ténor, qui n'hésite pas à interpoler le contre-*ut* de tradition, déclenchant l'hystérie du public. La reprise de la cabalette en *bis*, certes discutable sur le plan dramaturgique, achève de porter la salle à son comble.

La seconde partie s'inscrit dans la lignée des grands *tenorissimi* d'autrefois. L'air de Canio (*I pagliacci*) ne fait que renouveler les qualités entrevues chez Verdi : une intelligence parfaite du texte, une ligne infinie et un legato admirable. Les adieux de Chénier à la vie (*Come un bel dì di Maggio*) sont d'une solidité d'accent et d'une opulence d'harmoniques proprement bouleversantes. Mihai Damian, à son tour, affiche une aisance sans bornes dans le Prologue d'*I*

Pagliacci, confirmant la puissance illimitée de son instrument, même si l'orchestre se fait parfois un peu envahissant. Son Figaro (du *Barbier de Séville*), arrivé comme une bouffée d'air frais après tant de tragédies, révèle une faconde sans réserve et une souplesse inouïe, jusqu'à la virtuosité du *sillabato*.

Mais le sommet de la soirée est sans doute le premier duo entre Posa et Don Carlo, extrait de *Don Carlo*. Un marquis royal donne la réplique à un Infant désespérément humain, les pyrotechnies de la strette n'empêchant nullement le recours à la nuance dans la reprise. La direction de **Patrick Lange**, compétente et attentive, sait faire monter l'**Orchestre de chambre de Paris** en puissance, avec des vents exquis et une cohésion d'ensemble qui sert admirablement les chanteurs.

Le public, debout, réclame des *bis*. Freddie De Tommaso offre alors la complainte de Federico (tiré de *L'Arlesiana* de Cilea), dernier échantillon de son sens des transitions, avant de retrouver Mihai Damian pour une exécution à deux voix d'*O sole mio*. Le contraste entre la prodigalité des moyens de l'un et la profondeur de l'ambitus de l'autre est saisissant, et le *crescendo* final emporte la salle dans un déluge d'applaudissements. La chanson napolitaine est reprise, et l'émulation atteint son apogée, ce qui fait redoubler des acclamations toujours plus nourries !

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 9 novembre 2026. Récital lyrique de Freddie DE TOMMASO (+ Mihai Damian), Orchestre de chambre de Paris, Patrick Lange (direction). crédit photo (c) droits réservés

CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 17 janvier 2025. BIZET et ses contemporains. Solistes de l'Académie de l'Opéra national de Paris, Patrick Lange (direction)

Le mois de janvier 2025 a couvert d'une brume persistante la peau de zinc et d'ardoise de Paris. Dans la teinture onctueuse du brouillard l'on pourrait soupçonner quelque illusion de Constantin Guys ou des réminiscences de gris de Caillebotte se détacher aux abords du Palais Garnier. Mais non, nul spectre autre que des sirènes en goguette ou des pas pressés aux abords des bouches du métro. 2025, année commémorative de la mort précoce d'Alexandre-César dit Georges Bizet. Enfant choyé de la haute bourgeoisie parisienne et entrée plus tard par alliance dans la parentèle des Halévy, Boieldieu et Auber. Bizet n'a pas connu la gloire immédiate malgré un Prix de Rome en 1857 remporté à seulement 19 ans. Destin tragique de tous les enfants prodiges ou

complexité d'une époque symptomatique de ce qu'un jour Degas répondait à un jeune artiste: « *De mon temps, monsieur, on n'y arrivait pas.* » Ce sarcasme pourrait quasiment être la devise de tout artiste du passé dont le chemin vers la gloire a été une voie douloureuse. Bizet tel Mozart ou Linley le jeune, ont été fauchés alors qu'ils n'avaient pas atteint le pinacle tellement mérité. Promis à un destin fulgurant, la foudre même qui les fit naître parmi les hommes. L'année Bizet verra ainsi les théâtres de France célébrer l'étoile la plus brillante du firmament musical français du XIXème siècle.

Pour ce **concert de l'Académie de l'Opéra national de Paris**, les solistes ont interprété des larges extraits de Bizet dont des œuvres rarement entendues comme *Le Docteur Miracle, Djamileh* ou *Don Procopio* et d'autres contemporains comme Massenet ou Gounod. Nous eussions souhaité aussi entendre peut-être un peu de Halévy ou même pourquoi pas du Thomas, mais le programme était suffisamment fourni et bien agencé. Et surtout quel talent celui des formidables **Solistes de l'Académie de l'Opéra national de Paris**. Malgré quelques voix un peu en retrait, globalement les performances ont été ravissantes et fabuleuses. Nous remarquons notamment la soprano étasunienne **Isobel Anthony** dont le timbre sublime a donné à Leïla tout son pathos et sa grâce. Face à elle le Zurga de **Igor Mostovoi** a été tout aussi spectaculaire. Dans un autre style peut-être un peu plus sobre dans le théâtre mais d'un raffinement certain, le baryton autrichien **Clemens Frank** porte à la fois le bouffe et le sérieux à des hauteurs insoupçonnées, c'est un immense talent! Le ténor norvégien **Bergsvein Toverund** malgré un Don José qui laisse un peu à désirer est un Nadir ravissant aux couleurs débordantes et

puissantes. **Sima Ouahman** et **Lisa Chaïb-Auriol** aux personnalités contrastantes nous ont offert une excellente scène de la Mireille de Gounod. En général, toutes et tous ont rendu cette soirée unique.

Sur le plateau, les musiciennes et les musiciens de l'**Orchestre de l'Opéra national de Paris** est un bijou de contrastes dans cette musique. Sous la baguette de **Patrick Lange,** on sent la maîtrise de ce répertoire pour ce chef où il excelle bien plus que dernièrement dans *le Comte Ory* au Théâtre des Champs-Elysées. Au fond du temple saint de la musique française, sur l'autel mordoré du Palais Garnier, c'est Bizet qui apparaît transfiguré dans les voix diamantines de la jeunesse. On peut saluer ainsi le brillant Apollon de l'opéra français, génie tutélaire des promesses musicales de l'avenir.

_____



CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 17 janvier 2025.

BIZET et ses contemporains. Solistes de l’Académie de l’Opéra national de Paris, Patrick Lange (direction). Crédit photo © Vincent Lappartient Studio

---

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Élysées (Les Grandes Voix), le 7 novembre 2024. ROSSINI : Le Comte Ory. C. Dubois, S. Blanch, A. Bré, M. Bacelli… Patrick Lange (direction)

Une des œuvres les plus drôles du maître bon vivant vient d’être donnée, en version de concert, ce jeudi 7 novembre au Théâtre des Champs-Élysées. *Le Comte Ory*, avant dernier opéra de Gioacchino Rossini, est une fantaisie médiévale comique, écrite pour l’Opéra de Paris (Salle Pelletier) en 1828. La société de production “*Les Grandes Voix*” a fait honneur à son patronyme avec une distribution de choix.

On ne présente plus **Cyrille Dubois,** et la liste infinie de ses qualités : diction claire pleine de sens et d'humour, finesse du timbre dans tous les registres, projection idéale et maîtrise stylistique. Le rôle comique du Comte Ory lui va comme un gant, et c'est un répertoire où on le sent particulièrement heureux. Moins présente sur les scènes françaises, la soprano catalane **Sara Blanch** est une comtesse de haut vol, toute aussi drôle et pétillante. Rossinienne très assurée, ses coloratures virevoltent, légères et précises, non sans rappeler par moment l'art de Cecilia Bartoli. Elle surpasse toutefois incontestablement cette dernière sur le strict plan technique et la projection. Nous avons hâte de la revoir bientôt : Fiorilla à l'Opéra de Lyon en décembre (nous y serons)…

Ambroisine Bré est comme toujours remarquable dans les rôles de "pantalon". Elle campe un Isolier fier et fort, plein de malice, avec l'assurance de la jeunesse. Si les rares aigus de la partition sonnent parfois fragiles, son médium et ses graves sont chauds et bien timbrés, sans jamais perdre en diction. La mezzo Italienne **Monica Bacelli** est une merveilleuse « actrice chantante », notamment lors des récitatifs où elle nous tient en haleine par son élocution. Si elle disparaît complètement lors des ensembles, on ne peut l'en incriminer qu'à moitié. Cela n'est pas le cas de **Marilou Jacquard** qui réussit à tirer son épingle du jeu malgré la petitesse du rôle d'Alice. Son timbre clair se dégage facilement de la masse orchestrale tout en restant humble et élégant. **Nicola Ulivieri** nous charme d'emblée par son accent transalpin qui ne gâte en rien sa diction. Sa voix chaude et son caractère *buffo* en font un Gouverneur de choix. Enfin c'est le très prometteur **Sergio Villegas-Galvain** qui interprète le rôle de Rimbaud : le jeune chanteur franco-mexicain fait de sa cabalette de l'acte II un air de bravoure comparable au fameux "*Largo al factotum*".
Les trois jeunes coryphées **Lucas Pauchet, Pierre Barret-Mémy** et **Violette Clapeyron** (qui remplaçait une collègue au pied

levé !) étaient parfaitement à la hauteur du reste de la distribution – et semblaient se délecter de leurs textes croustillants.

Si quelques-uns de ces très bons solistes ne passaient pas l'orchestre, il faut peut-être considérer à deux fois le volume de celui-ci. Et si à la baguette **Patrick Lange** esquisse nombre de subtilités, l'**Orchestre de Chambre de Paris**, un peu lourd, ne suit pas toujours. De même l'immense chœur "composite" n'aide pas à l'allègement de cette "machine". Le contraste entre l'humour pétillant des chanteurs et un orchestre "au fond de sa chaise" n'a malheureusement pas complètement rendu hommage à l'œuvre, en témoigne la timidité des applaudissements. Si Rossini est un si grand compositeur, c'est parce qu'il met autant d'humour dans l'orchestre que dans les parties solistes. Et l'alchimie entre les deux est nécessaire. Nous ressortons tout de même enchantés par ce spectacle à la distribution aussi réjouissante que la partition elle-même !

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Élysées (Les Grandes Voix), le 7 novembre 2024. ROSSINI : Le Comte Ory. C. Dubois, S. Blanch, A. Bré, M. Bacelli… Patrick Lange (direction). Photo (c) DR